

## *Introduction*

1515 Marignan. Qui ne connaît cette correspondance entre un millésime facile à retenir et la victoire remportée par François I<sup>er</sup> dans le nord de l'Italie ? L'année 1515 figurait en bonne place dans le roman national élaboré sous la Troisième République. Les batailles et les « grands hommes » scandaient l'échelle du temps et fournissaient des repères faciles pour aborder une histoire conçue comme un long chemin orienté vers son achèvement républicain. Les anciens princes n'étaient pas oubliés quand ils étaient courageux. Clovis, Charlemagne, Philippe le Bel, Saint Louis, François I<sup>er</sup> et Louis XIV appartenaient au panthéon de la Nation parce qu'on voyait en eux des artisans de la construction de l'État français. Dans son manuel de cours élémentaire publié chez Armand Colin en 1913, c'est ainsi qu'Ernest Lavisé présentait la première année du règne de François I<sup>er</sup> :

En l'année 1515, François Premier devint roi de France. Il avait vingt ans. Il était beau et brave.

Il alla en Italie pour conquérir le pays de *Milan*. Auprès de la petite ville de *Marignan*, il rencontra les ennemis. On se battit pendant tout l'après-midi.

La nuit arriva et le combat s'arrêta.

Bayard s'était très bien battu. À la nuit, il se trouvait au milieu des ennemis, tout seul. [...]

Aussitôt qu'il fit clair, la bataille recommença. Et les Français furent vainqueurs.

Alors, le roi François, qui n'avait pas encore été armé chevalier, voulut l'être par Bayard<sup>1</sup>.

On ne saura pas pourquoi le roi convoitait le Milanais, ni qui étaient les ennemis. Quelle importance : l'essentiel était la victoire, et l'image du preux chevalier. C'est ce que rappelait encore la chanteuse Annie Cordy, en 1979, alors que les « grandes dates » de l'histoire de France commençaient à s'estomper :

1515

C'est épatant.

1515

C'est Marignan.

François I<sup>er</sup> a bien choisi

D'aller se battre en Italie

Et de gagner à Marignan

Au lieu d'attendre deux ou trois ans.

1515 sonne familièrement. Simplicité magique du double 15. Le numéro de téléphone historique parfait. Pourtant, seuls les amateurs d'histoire et les passionnés de la chose guerrière ont une idée des enjeux de la bataille de Marignan. François I<sup>er</sup> lui-même reste considéré comme le roi chevalier par excellence, même si désormais l'on célèbre en lui l'amateur d'art, qui a fait venir en France Léonard de Vinci, le protecteur des savants qui fonda le Collège Royal, le bâtisseur de châteaux impressionnants, plutôt que le géant cuirassé qui mena une immense armée au-delà des monts pour s'emparer de la Lombardie. On voit aussi en lui un amant mélancolique, gravant sur une fenêtre du château de Chambord le diptyque fameux « Souvent femme varie / Bien fol est qui s'y fie », comme l'a affirmé Brantôme dans son *Recueil des Dames*. Loin

d'être un monarque philosophe maître de ses passions, le roi était travaillé par une libido désordonnée. Et si les princes de la Renaissance avaient le goût des décors à l'antique, c'est non seulement parce qu'ils s'imaginaient comme de nouveaux Césars invincibles, mais aussi parce qu'ils appréciaient les chairs dénudées des héros et des déesses de la mythologie gréco-latine. On pouvait révéler la Vierge de Miséricorde au grand manteau bleu, tout en contemplant les ébats de Jupiter.

Ce livre n'est pas un plaidoyer pour l'histoire-bataille ou une nouvelle pierre apportée à l'histoire de France. Il s'agit plutôt d'un essai d'histoire synchronisée. Le début du XVI<sup>e</sup> siècle est, par excellence, un moment d'explosion des frontières. Il faut replacer dans son contexte une bataille considérée par ses acteurs et ses témoins comme un tournant dans l'histoire européenne. L'événement est le produit de discours qui confèrent un sens aux faits. C'est une construction. Le travail de l'historien n'est pas de ravalier le mythe, de le repeindre de couleurs pimpantes, mais de montrer comment et pourquoi il a été élaboré. La guerre n'en reste pas moins centrale dans l'histoire de la Renaissance, et l'année 1515 constitue un moment de déploiement de forces militaires en Italie du Nord particulièrement spectaculaire. Les princes européens étaient animés par une culture de la guerre qui les poussait à défendre leur honneur et à construire leur réputation par les armes. D'une certaine façon, la politique constituait alors la continuation de la guerre par d'autres moyens.

1515, une année de guerre en Europe, donc. Mais pas seulement. La campagne de Marignan s'est déroulée dans un contexte d'inquiétude eschatologique. L'Ancien Monde se sentait vieux. La fin des temps approchait.

L'Apocalypse était annoncée. Les guerres terribles qui ravageaient l'Europe n'en étaient-elles pas le signe avant-coureur ?

1515, un moment dans le grand travail de rencontre entre les Européens et les peuples d'Asie, d'une part, entre les Européens et les peuples d'Amérique, d'autre part. Et une étape dans la destruction des peuples amérindiens, l'une des plus grandes catastrophes démographiques de l'histoire de l'humanité. Le Nouveau Monde et l'Inde faisaient rêver en Europe. Les conquérants, bercés pour certains par les récits de chevalerie, s'imaginaient comme des héros dignes de l'*Amadis de Gaule*, le grand roman publié en 1505. Alors qu'ils cherchaient le paradis, les Espagnols inventèrent l'enfer sur terre.

On s'interrogeait sur la portée et sur le sens des « découvertes ». De quoi étaient-elles le signe ? Quel était le dessein caché de Dieu ? Le temps n'était-il pas venu de relancer la croisade pour reprendre Jérusalem et préparer l'avènement du Christ ?

Le début du xvi<sup>e</sup> siècle fut un temps d'intolérance où, à Venise, on imaginait de cantonner les juifs dans un quartier séparé, tandis qu'en Espagne on forçait les musulmans au baptême.

1515, un moment d'enthousiasme humaniste. Quelques philologues savaient désormais lire le grec. Un grand voyage dans le temps, ou plutôt hors du temps, était désormais possible. On pouvait revenir au texte original des Évangiles. Purifiée, la parole divine se ferait plus lumineuse, irrésistible. Érasme achevait l'édition gréco-latine du *Nouveau Testament*. Quatre ans plus tôt, pourtant, il avait laissé libre cours à sa lucidité mordante en publiant un *Éloge de la Folie* dans lequel il allait jusqu'à soutenir que « la religion chrétienne semble avoir une

parenté avec une certaine folie et fort peu de rapport avec la sagesse ». Cette folie, un jeune théologien allemand qui enseignait l'Écriture sainte à l'université de Wittenberg, Martin Luther, commençait sans doute lui aussi à la percevoir dans le fonctionnement de l'Église.

1515, une simple année de folie des hommes ?